

## *Naast, Quenast* et le nom de la rivière *Quenaste*

L'opinion émise de manière implicite par M. Gysseling sur le caractère d'hydronyme de *Quenast* (Brabant wallon)<sup>(1)</sup> ne laisse pas d'intriguer, malgré la présence d'un cours d'eau dit *de Quenaste*, qui a l'air d'être une simple féminisation du premier. Le nom ne possède pas, en effet, les caractères extérieurs d'un hydronyme, ni pour le suffixe, ni pour le radical, d'ailleurs mal discernable au premier abord. En outre, le nom de la Senne, rivière qui arrose Quenast, est ancien ; mais, à vrai dire, l'histoire onomastique du sous-bassin de la Senne témoigne d'une telle instabilité<sup>(2)</sup> qu'on ne peut pas exclure a priori qu'il s'agisse d'une dénomination locale, soit de la rivière elle-même – au moins dans son cours supérieur –, soit d'un éventuel affluent. Quoi qu'il en soit, l'hydronyme est attesté dès le XIII<sup>e</sup> siècle : « *ultra ... iuxta kenastiam* » ; on trouve encore en 1487 « la riviere ... *le Kenaste* ». Bien plus, le nom même de la localité se présente depuis ses mentions les plus anciennes sous la forme féminine : 1119 (copie env. 1250) *Canatha* ; 1219 *Chanaste, Canaste* ; etc. Si bien que sur la question de savoir lequel a précédé l'autre, du toponyme et de l'hydronyme, il est malaisé de se prononcer, l'un et l'autre étant destinés à se confondre dans des noms paroxytons, comme on le voit dès le XV<sup>e</sup> s. avec « la riviere ... *le Kenaste* ». On peut donc se demander si l'un et l'autre ne

(1) M. GYSSELING, « Prehistorische waternamen », *BTD*, 56 (1982), p. 51.

(2) L'étude fondamentale reste : A. VINCENT, « La Senne. Étude toponymique », *Rev. de l'Univ. de Bruxelles*, 18 (1912-1913), pp. 607-627. Voir aussi B. ROOBAERT, « Hydronymes et toponymes dérivés dans la région d'Enghien à Tubize », *Annales du Cercle d'hist. d'Enghien-Brabant*, 1 (1999-2000), pp. 119-199 et cartes. – Dans un texte au moins (XIII<sup>e</sup> s.), cité par l'historien de Soignies A. Demeuldre (*Ann. du Cercle archéol. de S.*, 5 [1920-24], p. 199), le nom a désigné la Senne : « *supra ortum (= hortum « jardin ») iuxta Kenastiam en glatinmont* ».

procéderaient pas d'un même signifié de base susceptible de désigner d'une part un site, plus tard habité, et d'autre part le cours d'eau qui le traverse. C'est cette dernière hypothèse qu'on se propose de développer ici.

Mais une première difficulté a visiblement embarrassé les chercheurs qui ont tenté d'expliquer le nom de *Quenast*. Il s'agit de la relation avec *Naast*, nom d'une ancienne commune de l'entité de Soignies, située – notons cette circonstance géographique – à la rencontre de plusieurs ruisseaux qui s'en vont renforcer la Senne à Soignies même. Or, les deux noms apparaissent indissolublement liés. Leurs formes dialectales sont exactement symétriques (resp. *naus'* et *c'naus'*). Un document de 1170 donne pour Quenast le nom de *Nahtha* s'il faut en croire l'identification d'Aug. Vincent, qui repose sur la lecture de l'archiviste hainuyer Duvivier<sup>(3)</sup> ; le dérivé *Quenestine*, auj. lieu-dit à Saintes (BW), et ancien nom du ruisseau de *Laubecq* (1346 « rivière de le *Kenestine* »), est appelé *Nachtinas* par le Polyptyque de Lobbes (2<sup>e</sup> moitié du IX<sup>e</sup> s., copie du XVIII<sup>e</sup> s.), et *Kenestinne* seulement en 1547<sup>(4)</sup> ; et ceci confirme en même temps la valeur hydronymique potentielle de leur radical commun. Ajoutons enfin que l'un des ruisseaux de Naast est appelé *ruisseau de Quenast*, et que la rue homonyme ne conduit nullement au Quenast brabançon : il s'agit donc bien ici d'un nom indépendant.

De ce qui précède, il résulte clairement : 1<sup>o</sup> que durant une période du Moyen Âge la toponymie de cette région a été quelque peu confuse, le type *Naast* et le type *Quenast* s'employant à l'occasion l'un pour l'autre, l'un et l'autre désignant aussi différents cours d'eau tributaires de la Senne entre Naast et Tubize, voire la Senne elle-même. Ce n'est que par la suite qu'une répartition s'est opérée, assignant à chaque forme son « signifié » selon l'usage qui tendait à prévaloir. Pareille situation, qui se retrouve ailleurs à des degrés divers – ainsi pour les

(3) VINCENT, *Les n. de lieux de la Belgique* (Bruxelles, 1927), § 24, p. 21.

(4) ROOBAERT, *o. c.*, pp. 142-143 ; 159-161.

*Bienne* et *Biesme*<sup>(5)</sup> –, est l'une des difficultés que rencontre l'étude des noms de cours d'eau.

Il existe par ailleurs une explication satisfaisante de *Naast*, attesté sous la forme *Nasta* à la date de 1138 dans une copie de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : il s'agirait d'un collectif germanique à suffixe *-t*, commun dans la lexicologie et la toponymie flamandes (ex. : *ruim* adj. « large, spacieux » ~ *ruimte* subst. « espace, étendue » ; le toponyme *Knokt* à Kluisbergen [OV] en regard de *Knok(ke)*, et formé sur un radical qui intervient dans une série lexicale dont le sens général est « mou, faible » (germ. anc. \**hnasku-* litt. « rendu faible, mou par trituration ou broyage » > got. *hmasqus* « mou », vanagl. *hnesce* « faible, tendre »), et de là « tendre, humide » not. en parlant d'un terrain (moy. néerl. *nesch* « humide »)<sup>(6)</sup> ; le prototype a dû être \**hnask-t-*, réduit presque automatiquement à \**hnast-*. La situation du village de *Naast*, dans une sorte de cuvette baignée par plusieurs ruisseaux, justifie pleinement cette explication, donnée pourtant avec hésitation par Carnoy en 1949, tandis que Vincent et Gysseling (*Top. Wb.*) ne se prononcent pas.

La situation de *Quenast* se révèle comparable en tous points à celle de *Naast*. Si les ruisseaux qui ont pu créer là un site humide et marécageux n'apparaissent guère sur les cartes actuelles, leur antique présence est du moins garantie par la toponymie ambiante, où les noms en *-becq* ou en *-beek* sont nombreux, en même temps qu'ils révèlent une romanisation du terroir inégale et chronologiquement échelonnée. Qu'on en juge : immédiatement au Nord-Est, un « bois de *Thiembeek* » ; au Nord-Ouest, une localité et un château de *Wisbecq* ; à l'Ouest, la ferme dite « de la Haute-*Clabecq* » (sans relation directe avec la localité de *Clabecq*) ; au Sud, le gros bourg de *Rebecq* et, un peu plus loin, le lieu-dit *Le Ry*. Veut-on des exemples parallèles en Flandre même ? En voici un qui n'a pas été, semble-t-il,

(5) Voir *BTD*, 81 (2009), pp. 143-147.

(6) FALK-TORP, *Wortschatz der germ. Spracheinheit*<sup>4</sup> (Göttingen, 1909), p. 97 ; S. FEIST, *Vergleich. Wb. der got. Spr.* (Leyde, 1939) ; v. POKORNY, *IEW*, p. 561, § 3.

invoqué jusqu'ici à propos du problème qui nous concerne. Il s'agit de *Naast-veld* (« plaine de *Naast* »), dépendance de Lokeren (OV) entre la Durme et la plaine marécageuse de l'Escaut inférieur.

Mais, dès lors que les deux noms apparaissent ainsi liés, que faire de la 1<sup>re</sup> syllabe de *Quenast* qui ne répond à aucun préfixe roman ou néerlandais connu ? En désespoir de cause, A. Carnoy, jamais à court de conjectures, a suggéré dans ses *Origines* (s. *Quenast*) un étymon *\*kem(m)-* (< gallo-lat. *cam(m)īnus* « chemin » ; w. *tchin*, pic. [top.] *Kain-lez-Tournai*), mot dont on sait qu'il désigne en toponymie d'anciennes routes romaines. Mais celle dont il s'agirait ici, et qui relie Bavai à Asse, passe sensiblement plus à l'Ouest (c'est l'actuelle N 285) ; et rien dans les formes anciennes ne laisse pressentir un original *\*kem-naast* (< *\*cam(m)īnī + \*nasta* ?), dont la construction et le caractère hybride seraient également insolites. Le problème du couple *Quenast* ~ *Naast* reste donc entier, comme le laisserait entier un rapprochement avec des noms de « gaves » pyrénéens de type *Neste*, p. ex. à Cauterets (Hautes-Pyrénées)<sup>(7)</sup>, avec le toponyme gaulois *\*Nasto-ialo-*, auj. Nailloux (F, Haute-Garonne), localité située sur des ruisseaux du bassin de la Garonne, les hydronymes antiques *Nassa* (> la rivière *Ness* d'Écosse), *Nestos* d'Europe orientale<sup>(8)</sup>, etc. – Il est juste d'indiquer ici que Carnoy, dans la longue étude où il a rassemblé les témoins toponymiques des routes romaines<sup>(9)</sup>, a implicitement renoncé à cette hypothèse comme à nombre d'autres émises ou reproduites dans son dictionnaire de 1948-1949.

Longtemps après son *Toponymisch Woordenboek*, Gyseling a proposé pour *Quenast* un prégermanique *\*kanaktā-*, à l'origine d'un bas-francique *\*hanahtō* qu'il traduit, selon son système sémantique d'alors, par « (rivière) brillante » (art. cité n. 1). Mais

(7) Voir DAUZAT et succ., *Dict. étym. des n. de rivières et de montagnes en France*<sup>2</sup> (Paris, 1978), s. *Neste*, p. 68.

(8) M. BESNIER, *Lex. de géogr. ancienne* (Paris, 1914), s. *Nestus*.

(9) A. CARNOY, « Toponymie des chaussées romaines en Belg. et dans les régions avoisinantes », *L'Antiq. Class.*, 22 (1953) et 23 (1954). Voir 22, pp. 302-304.

un coup d'œil sur la notice concernée du dictionnaire comparatif de Pokorny (p. 561, § 3) suffit à avertir que le sens général de cette famille indo-européenne est éloigné de la notion de « brillance », d'ailleurs inadéquate à propos d'un cours d'eau de plaine limoneuse comme la Senne ; en germanique ce groupe est représenté par le seul nom du « miel » (v. haut-all. *honag*, mod. *Honig*, etc.), et si en sanscrit *kānakam* est l'un des noms de l'« or », c'est en raison de la couleur du métal, non de son éclat ; car en grec *knākos* est le « safran », et en tant qu'adjectif il s'applique souvent à la robe des chèvres ; en latin *canicae* (fém. pl.) désigne un « duvet végétal » ou un « tourteau à base de son (pour l'alimentation animale) »<sup>(10)</sup>. Le sens « à la couleur baie » ou « à la couleur de miel » – type sémantique qui existe en hydronymie – serait mieux approprié. Mais la principale faiblesse de cette étymologie est qu'elle laisse cette fois ouvert le problème de *Naast*, qui demeure isolé, au lieu que la documentation ancienne fait apparaître *Naast* et *Quenast* comme des variantes l'un de l'autre.

La solution n'est donc pas d'ordre lexicologique ou morphologique, mais phonétique. La graphie de 1219 *Chanaste* indique d'ailleurs la voie à suivre, dès l'instant où l'on prend conscience de la difficulté, pour les clercs du haut Moyen Âge, de rendre en latin le groupe consonantique initial *\*hn-* impliqué par l'étymologie rappelée ci-dessus, et lui-même issu de *\*kn-* par l'effet de la mutation propre à tout l'ensemble du germanique (*erste Lautverschiebung*). Dans les groupes ainsi composés de *h* (*\*χ*) + cons. liquide (*\*χl-* > *hl-*, *\*χn-* > *hn-*, *\*χr-* > *hr-*), conservés en v. scandinave, v. saxon, v. anglais et dans la période la plus ancienne du v. haut-allemand, l'aspiration a disparu en Allemagne après le IX<sup>e</sup> siècle<sup>(11)</sup> : ainsi, vha. *hnîgan* « incliner » fait place à *nîgan* (all. mod. *neigen* ; cf. nl. *nijgen* « s'incliner

(10) J. VENDRYES, *Rev. Celt.*, 47 (1930), p. 200 ; X. DELAMARRE, *Dict. de la langue gauloise*<sup>2</sup> (Paris, 2003), s. *caneco-* ; P. CHANTRAINE, *Dict. étym. de la langue grecque*<sup>2</sup> (Paris, 1999), s. *knēkos* ; d'autres dér. du même radical s'appliquent au « bouc » et même, tardivement, au « loup ».

(11) Cf. BRAUNE-HELME, *Abriss der althochdeutschen Grammatik*<sup>10</sup> (Tübingen, 1956), § 29, p. 31.

respectueusement ») ; un anc. \* $\chi$ lōdo- > \*hlōdo- « clair, illustre » est représenté en m. haut-all. par *lûter*, en all. mod. par *laut*, en néerl. par *luid*.

Ceux des mots ou noms propres concernés qui étaient passés en domaine gallo-roman avec l'aristocratie franque ont été transcrits par les clercs selon le stade d'évolution où était parvenu chacun de ces groupes consonantiques. Ils ont ainsi noté avec *Ch-* le son, qui était sans doute encore [ $\chi$ ] dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, placé à l'initiale des noms composés avec *hlōdo-* portés e. a. par les princes de la dynastie mérovingienne : ainsi *Chlodochar* (*Lothar* = Lothaire), *Chlodwig* (*Ludwig* = Clovis, Louis), etc. ; la forme *Clotichilda* (Clotilde)<sup>(12)</sup>, peut être due à une dissimilation de  $\chi$  ...  $\chi$ . Pour des raisons phonologiques évidentes, la tradition française a pour sa part entériné *Clovis*, *Clotilde*, *Clodomir*, etc., avec *Cl-*. Les graphies avec *Hl-* du type *Hluodwig* (Louis), qui fera bientôt place à *Ludwig*, sont dues à des copistes dont l'idiome usuel était germanique et qui, naturellement, ont reflété dans leurs graphies l'évolution de leur propre langue, tandis que les graphies les plus anciennes se figeaient à mesure que le roman regagnait du terrain : de là l'opposition de *Clovis* ~ *Louis*, et celle du *Clotaire* mérovingien et du *Lothaire* carolingien.

La toponymie offre aussi les exemples de *Clouange* (F, Moselle ; 1244 *Cloanges*), *Cloué* (Vienne ; v. 1030 *Clodoacum*), qui à l'évidence renvoient à la même souche, et auxquels il faut p.-ê. joindre *Clamecy* (Nièvre), ville dont les origines sont mérovingiennes à coup sûr, et que P. Fouché rattache à la famille du v.h.a. *hlamôn* « faire du bruit », visl. *hlam* « bruit »<sup>(13)</sup>.

Les anthroponymes *Flobert*, *Flaubert* représentent un stade intermédiaire [hl], qui annonce la disparition prochaine de la spirante et la neutralisation du point d'articulation : de là l'opposition de (*saint*) *Cloud* (*Hlodoald*, VI<sup>e</sup> s.) et de l'anthrop.

<sup>(12)</sup> Cf. SOLMSEN-FRÄNKEL, *Indogerm. Eigennamen als Spiegel der Kulturgeschichte* (Heidelberg, 1922), pp. 160 et 162. – Cette graphie avec *Ch-* est, à de très rares exceptions, celle des manuscrits de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours.

<sup>(13)</sup> P. FOUCHÉ, *Phonétique hist. du français*, III (Paris, 1961), p. 693.

*Floud*, *Flaud*, plus tardif : on note l'apparition de *Flodoaldus* en 841<sup>(14)</sup>.

Une évolution analogue explique, semble-t-il, la variation en apparence capricieuse observée dans le présent dossier. On conçoit en effet qu'un v. francique \**χnast-*, \**hnast-* « site humide, marécageux » ait été rendu par \**knast-* au sein de la population romane dominante – Quenast est restée hainuyère dès la féodalité –, le [χ] étant étranger au gallo-roman comme au latin, d'où en français l'insertion d'une voyelle d'anaptyxe dans *canif* (cf. angl. *knife*), *quenelle* (all. *Knödel*), etc.<sup>(15)</sup> ; \**knast-* aura été prononcé [k<sup>h</sup>nast], un groupe [kn] étant également insolite : de là la forme anc. *Kenastiam* et les graphies plus récentes avec *Qu-* : de la même manière *Quenoque*, l.-d. à Blandain (Ht, Tournai), rend le m. nl. *cnocke* « rondeur de terrain, petite colline » ; cf. le top. *Knokke* ; au xvi<sup>e</sup> siècle encore, le fr. (*lans-*)*quenet* rendait le m. haut-all. *Knecht*, etc. Cette voyelle réduite d'anaptyxe, comme le *-t* final, a ensuite disparu de la prononciation : de là les formes dialectales *c'naus'* (Quenast), *naus'* (Naast), où le caractère monosyllabique ou quasi-monosyllabique de [k<sup>h</sup>nast] a déterminé l'allongement de *a* > [â :] comme dans la forme wall. *djâce* du nom de la Gette. La forme *Chanaste* de 1219, qui désigne Quenast, est sans doute une tentative isolée pour rendre l'ancienne prononciation germanique. Et c'est bien cette dernière, passée entre-temps de \**hnast-* à *nast-*, que représentent à la fois le *Nachtinas*, nom de la Quenestine au ix<sup>e</sup> s., ainsi que le nom actuel de *Naast* ; mais, à *Naast* même, l'hydronyme *Quenast* conserve le souvenir de la prononciation ancienne.

Sans doute, la chaîne évolutive qu'on reconstitue ici au départ d'un fcq. anc. \**-χn-* (sur le modèle de la chaîne \**χl-* > roman *Cl-*) > fcq. récent *hn-* > *n-* (> roman *n-*), n'est pas aussi complète : il manque, non un chaînon, mais l'embranchement roman le plus ancien, c'est-à-dire un autre exemple d'adaptation romane de \**-χn-* par *cn-* ; le cas étudié ici est apparemment

(14) A. DAUZAT, *Les noms de familles de France*<sup>2</sup> (Paris, 1949), pp. 65-66 ; P. FOUCHÉ, *Phon. franç.*, p. 693.

(15) FOUCHÉ, *Phon. franç.*, p. 709.

un *hapax* : mais c'est qu'aucun des prototypes germ. ayant une initiale *hn-*, dont les répertoires de Falk-Torp ou de Förstemmann donnent la liste, n'a donné lieu à un nom propre introduit en Gaule à l'époque mérovingienne ; car il n'y a pas non plus d'exemple contraire où *\*-χn-* y soit traité autrement. D'ailleurs, si P. Fouché a pu écrire que le groupe *\*-χr-* n'a pas davantage laissé de traces en français<sup>(16)</sup>, l'hydronymie wallonne en livre sans doute un exemple avec la charte de Stavelot-Malmedy (I, 60, 15 Halkin-Rolland) où on lit *Cransinam* (770-779, cop. XIII<sup>e</sup> s. ; var. *Cramsinam*) comme désignant un c. d'eau proche de Bièvre (Na, D), et qu'il y a lieu d'identifier à la Rancenne : ce qui oriente l'étym. vers un original germ. anc. *\*hramusa-* « ail sauvage, *allium ursinum* », cf. mba. *ramese*, all. *Rams*, bavar. *ramsel*, angl. *ramson* (Falk-Torp, 103 ; Kluge, s. *Rams* ; Pokorny, *IEW*, 580).

Quant aux graphies *Nachtinas*, *Nahtinas* du Polyptyque de Lobbes, elles représentent sans doute un essai de notation de la spirante fugace issue de *-s-* devant *t*, soit que le parler du copiste soit roman – et l'on est proche de la limite Ouest du maintien de *s* en pareille position, soit qu'il s'agisse d'un parler encore germanique, où le *s* pouvait être affaibli au point de laisser indistinct son point d'articulation, comme dans le dialecte andalou cité par Ch. Bruneau (*agua frehca*), lequel rappelle aussi qu'un poème allemand du Moyen Âge fait rimer *Recht* et *forest*<sup>(17)</sup> ; M. Grammont a établi de manière expérimentale qu'entre fricatives et aspiration il n'y a qu'une différence d'aperture des organes, si bien que, écrivait-il, « il y a autant d'aspirations que de points d'articulation depuis la partie antérieure du palais jusqu'aux cordes vocales »<sup>(18)</sup>. D'ailleurs, le cartulaire de Cambron (Ht, Mons) offre encore au XIII<sup>e</sup> siècle la graphie traditionnelle *Canaste*, *Kenaste* avec *-s-*<sup>(19)</sup>.

<sup>(16)</sup> ID., *ibidem*, p. 692, § II A.

<sup>(17)</sup> F. BRUNOT et Ch. BRUNEAU, *Précis de gramm. hist. de la langue française*<sup>2</sup> (Paris, 1937), § 85, p. 54.

<sup>(18)</sup> M. GRAMMONT, *Traité de phonétique*<sup>4</sup> (Paris, 1950), p. 70-71.

<sup>(19)</sup> *Cartulaire de l'abbaye de Cambron*, éd. J.-J. DE SMET, II, 1 (Bruxelles, 1869), index, sous *Quenast*.



Ce qu'a de particulier le cas étudié ici, et qui en fait l'intérêt, est que la situation ancienne était déterminée par le bilinguisme qui a longtemps régné aux confins septentrionaux des anciens pays de Brabant et de Hainaut.

Jean LOICQ